

habillent monsieur Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme*. Seulement les scélérats le serrèrent tellement dans son dolman, sa ceinture, son ceinturon, qu'il arriva à bord plus mort que vif, dans un état voisin de l'apoplexie. Nous fîmes à la famille royale le meilleur accueil. M. Paulus, mon chef de musique, la régala de son plus bruyant répertoire. Mais dès que la musique s'arrêtait, le roi demandait : « Encore ! Encore ! » Les musiciens n'en pouvant plus, je fis enfermer le roi dans une étroite cabine avec les trois tambours de la frégate, avec l'ordre de battre des rigodons jusqu'à ce qu'il en eut assez. Mais les tambours à leur tour durent se déclarer vaincus et il fallut, à la fin, renvoyer d'autorité à terre l'insatiable mélomane et les siens.

Pour reconnaître mes bons précédés il me proposa de me faire assister à une chasse aux éléphants, très nombreux dans le voisinage, dont ils dévastaient les plantations. Mais la saison était particulièrement malsaine, tout le monde était malade ; pour faire cette chasse, il fallait aller passer la nuit dans des marais pestilentiels où on était certain de prendre la fièvre. Je sortais à peine de me remettre de celles que j'avais attrapées dans la Cazamance, je dus renoncer à l'offre alléchante qui m'était faite. Nous passâmes quelques jours au Gabon au milieu d'une population noire qui me parut plus intelligente et plus facilement civilisable que celles du reste de la côte. Les femmes aussi avaient les traits plus fins que la généralité des négresses. On voyait des nez aquilins, des

lèvres raisonnables, des regards presque européens. Elles étaient surchargées au cou, aux reins, aux bras, aux jambes, de colliers, de bracelets de métal ou de coquillages, qui accompagnaient tous leurs mouvements d'un bruit de crécelle, précaution indiscreète, imaginée, affirme-t-on, par l'excessive jalousie de leurs seigneurs et maîtres. En somme, je quittai le Gabon sous une bonne impression, quant à son avenir colonial et naval.

Après sa tournée sur la côte de Guinée, la *Belle-Poule* devait faire route pour le Brésil. Nous mimés donc à la voile pour Rio-de-Janeiro. En route nous touchâmes à l'île du Prince, île portugaise, entièrement couverte de plantations d'un café, estimé par les connaisseurs le premier du monde. L'île presque entière était la propriété d'une dame qui tenta l'impossible pour obtenir du commissaire du bord de renoncer à sa carrière et de venir administrer pour elle son immense domaine. Ne pouvant l'y décider, elle lui envoya comme souvenir au moment du départ une paire de bretelles brodées de ses mains. A l'île du Prince nous fîmes de l'eau, denrée presque introuvable le long de la côte, et les vivres de campagne du bord étant presque épuisés par notre longue navigation, je pris un chargement d'ignames, destinées à jouer le rôle de pommes de terre, chargement complété pendant une relâche de quelques heures à l'Ascension, par l'embarquement de nombreuses tortues, des tortues de trois cents kilos, qui tinrent parfaitement lieu de viande fraîche.

A Rio-de-Janeiro un changement brusque s'accomplit dans mon existence, changement depuis longtemps désiré par mes parents : je me mariaï et épousai la princesse Françoise, deuxième fille de l'empereur Don Pedro I^{er}, que j'avais appris à connaître six ans auparavant, lors d'un premier passage au Brésil. La demande officielle de la main de la princesse fut faite au nom du Roi par le baron de Langsdorff, envoyé *ad hoc* en mission extraordinaire à bord du vaisseau *la Ville de Marseille*. Le mariage fut célébré au palais Saint-Christophe, et peu de jours après nous partîmes pour Brest où nous arrivâmes après une longue traversée de vents contraires de soixante-douze jours.

Je dus, à l'arrivée, quitter le commandement de la *Belle-Poule*, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que je me séparai du vieux sabot qui m'avait si bien et si longtemps porté à travers tant d'aventures. A mes excellents officiers je donnai une cordiale poignée de main, sûr (alors) de les rencontrer au cours de ma carrière navale. Mais où les adieux furent poignants, ce fut lorsque je pris congé de mon vaillant équipage, une vraie famille où la discipline rigoureusement établie dès le début était devenue telle que le mot punition avait disparu, où la religion du devoir devenue commune à tous avait engendré entre chefs et subordonnés l'affection réciproque, mère de tous les dévouements.

Cette belle unité militaire que quatre années consécutives de soins et d'un esprit de suite invariable

avaient amenée au plus haut degré de perfection, ces braves gens à qui je pouvais tout demander, sûr de tout obtenir, allaient se disperser, rentrer dans leurs foyers. Je ne devais plus en revoir que quelques uns, de-ci de-là. Encore aujourd'hui à près de cinquante ans de distance, quand le hasard me conduit sur quelque point du littoral, il m'arrive de voir l'œil d'un vieux marin se fixer sur moi, tout changé que je suis, comme si cet œil scrutait les profondeurs de sa mémoire. Puis sa main se porte à son bonnet, tandis que l'autre se tend vers moi avec un bon regard et un : « Vous souvenez-vous de un tel, gabier de grand mât, de telle tempête, de tel danger.....? » L'émotion me prend alors et je me répète à moi-même comme je le répéterai toujours à satiété : Que ne peut-on faire avec des Français lorsqu'ils sont imprégnés de l'esprit de hiérarchie, de discipline, de devoir !

Il m'arrive de voir l'œil d'un vieux marin se fixer sur moi, tout changé que je suis, comme si cet œil scrutait les profondeurs de sa mémoire. Puis sa main se porte à son bonnet, tandis que l'autre se tend vers moi avec un bon regard et un : « Vous souvenez-vous de un tel, gabier de grand mât, de telle tempête, de tel danger.....? » L'émotion me prend alors et je me répète à moi-même comme je le répéterai toujours à satiété : Que ne peut-on faire avec des Français lorsqu'ils sont imprégnés de l'esprit de hiérarchie, de discipline, de devoir !

XI

1844.

À peine rentré à Paris, je fus bombardé membre du Conseil d'amirauté. Grand honneur pour moi d'être associé si jeune aux vétérans de carrière qu'il comptait dans son sein. Mais la réunion de tous ces hommes d'expérience ne formait qu'un comité consultatif, placé à côté du ministre pour l'aider de ses avis sur les questions qu'il lui plaisait de lui soumettre. C'était un modérateur sans initiative et je m'y sentais mal à l'aise. J'avais certes et j'ai toujours eu jusqu'à nos jours le plus grand respect pour cet éminent comité. Il n'a pas peu contribué par sa permanence, son esprit de suite, à préserver de l'outrecuidante ignorance des champignons de la politique notre organisation navale, organisation qui a donné la mesure de sa valeur partout, en Crimée, comme sur les champs de bataille de 1870, en Tunisie comme en Chine. Mais en 1843, nous étions sur le seuil de